

CHAPITRE XX.

Mieux que ça !

L'on était au commencement du mois de mai.

Charles-Quint avait travaillé toute la matinée à une affaire d'Etat très compliquée, qu'il résolut.

L'après-midi il sentit le désir d'échapper pendant quelques heures à la vie de cour, d'autant plus que le soir même, il devait présider un grand banquet.

Il fit atteler une légère voiture, conduisit lui-même et tout seul il sortit de la ville et s'aventura en rase campagne.

L'air pur, qui circulait sous les frondaisons des grands arbres, dans les allées où le vert tendre des jeunes pousses caressait l'œil, ranima l'empereur ; il rendit la bride à son cheval et laissa la bête avancer à l'aise, tandis qu'il sifflait un air entraînant.

Nul de ceux qui voyait passer le joyeux siffleur dans sa voiture, ne soupçonna que c'était là le grand empereur, au-dessus des Etats duquel le soleil ne se couchait jamais, comme on avait coutume de dire.

Pourtant aux environs de la capitale il ne sembla pas être de cet avis car à un moment donné il disparut derrière les nuages, mais pour reparaître aussitôt, plus scintillant que jamais.

— Voilà un soleil qui me semble manquer de constance, dit Charles. Les giboulées d'avril nous ennuyent même au mois de mai. Je crois que je ferai bien de retourner si je ne veux pas rentrer percé jusqu'aux os.... que dis-je ? Voilà une goutte de pluie qui me tombe sur le bout du nez. Je le fais disparaître à jamais pour crime de lèse-Majesté.

Il s'essuya le nez du revers de la manche, fit tourner bride à son cheval et retourna au galop vers la ville.

Le ciel s'obscurcissait de plus en plus, s'emblait couvert d'un épais voile noir, et avant que dix minutes se soient écoulées, la pluie se mit à tomber.

Charles mit la capote sur le cabriolet, fouetta son cheval, qui accéléra encore l'allure.

Tout à coup, l'empereur remarqua un soldat, qui avait cherché un refuge contre la pluie sous le dôme puissant d'un grand arbre, et qui lui cria :

— Eh là bas ! Arrêtez !

L'empereur retint son cheval.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il au soldat, qui s'approcha.

— Une petite place à vos côtés.

— Avec plaisir, mon ami. Montez donc.

Le soldat escalada le cabriolet et se plaça aux côtés de l'empereur.

— Vous me rendez un grand service, Messire ! Je dois être en ville, car il y a un grand banquet à la cour, ce soir et....

— Vous êtes invité ?

— Oui, par mon colonel, pour y faire mon service.

— Non pas comme convive ?

— Vous voyez ça d'ici ! Sa Majesté à d'autres convives que moi, un pauvre petit sergent.

— Vous êtes sergent ?

— Pour vous servir.

— Arriverez-vous à temps ?

— Assurément. Et c'est à vous que je dois. J'ai mis mon grand uniforme, comme vous le voyez, et avec ça je ne pouvais me hasarder dans la pluie. Je n'aurais qu'une grande réprimande.

— Avez-vous déjà fait du service à un banquet de la cour ?

— Mais oui.

— On s'y amuse ferme, sans doute ?

— Oui et non. On y mange et on y boit bien, ça oui, mais les convives y sont assis comme des pieux, regardant constamment l'empereur, pour boire quand lui boit, et pour s'incliner quand il leur adresse la parole.

— Et l'empereur ?

— Il préside avec une figure longue d'une aune, comme si au lieu de mets fins et exquis, ou lui servait une plattelée de pommes de terre. Je crois qu'il s'y amuse comme un poisson dans la poêle.

Charles soupira.

— Qu'ils mangent aussi bien qu'ils veulent, ce soir, poursuivit le sergent, qui semblait très loquace, j'ai eu ma part.

- Comment-ça ?
- J'ai déjà bien diné ! Arrosé d'une bouteille de bon vin vieux. Je ne fait pas tous les jours aussi bonne chère, et cela n'en goûte que mieux.
- Je vous crois.
- Pourriez-vous garder un secret ?
- Comme la tombe.
- Cela me va, car je n'aime pas les bavards.
- Ni moi ! répliqua l'empereur en souriant.
- Eh bien, j'ai diné chez un ami à moi, qui a également fait du service et qui est devenu garde-chasse de Sa Majesté.
- Et cet homme peut inviter ses amis à faire bonne chère chez lui.
- Oui, faire bonne chère, c'est peut-être trop dire. Un bon morceau et une fine bouteille... Devinez donc ce qu'il nous a servi, l'ami ?
- C'est difficile !
- Essayez.
- Un bon hochepot ?
- Non, mieux que ça, l'ami !
- De la coraie ?
- Evidemment. Mais je parle du plat de résistance.
- Un bon morceau de bœuf ?
- Mieux que ça.
- Des carbonnades ?
- Mieux que ça.
- Du hâchis ?
- Mieux que ça, l'ami !
- Un poulet ?
- Mieux que ça, l'ami, encore mieux !
- Je donne ma langue aux chiens. Qu'était-ce donc ?
- Si vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas me trahir, je vous le dirai.
- Je vous en donne ma parole d'honneur.
- Si vous deviez me trahir, soyez assuré que je saurais vous retrouver et que vous me le payeriez cher, l'ami !
- Vous n'auriez pas tort, sergent. Mais qu'as-tu donc mangé de si mystérieux ?

- Le sergent approcha la bouche de l'oreille de l'empereur, et lui souffla à mi-voix, ces mots :
- Un faisan, l'ami, un bon, tendre et succulent faisan, tel qu'il n'en viendra pas de pareil à la table impériale.
- C'est tout ?
- C'est tout. Avez-vous quelque chose de meilleur à vous mettre sous la dent ? Et je dois dire qu'il était épicé d'une façon toute spéciale.
- Oui... et comment cela ?
- Ce faisan était tiré sur la chasse réservée de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint. Saisissez-vous ?
- Et, familièrement, il tapa l'empereur sur la cuisse.
- Ah ! dit celui, je comprends que cela a dû être bon... Le fruit défendu est doublement délicieux.
- C'est la vérité. Si l'empereur devait le savoir...
- Vous payeriez cher ce faisan !
- Comment donc ! Mais vous ne le lui direz pas, car, dans une chasse aussi bien peuplée, un seul faisan ne fait pas l'affaire.
- Ce n'est pas très honnête.
- C'est vrai. Mais auriez-vous refusé d'en manger ? Non, n'est-il pas vrai ! Cela ne fera pas de tort à l'empereur, et cela m'a fait du bien. Voyez-vous, si Sa Majesté savait combien ce faisan m'a fait du bien, elle en aurait peut-être du plaisir.
- Possible.
- Vous avez un drôle d'air en disant cela, l'ami !
- Mais non, sergent, mais non, mais un vol reste toujours un vol.
- Cela dépend du volé. Si l'empereur ne veut plus être volé, il n'a qu'à jeter tous ses courtisans à la porte.
- Comment cela ?
- C'est comme un nid de moineaux.
- Que voulez-vous dire ?
- Les petits volent, mais les grands volent mieux.
- Et le sergent éclata de rire.
- Le prince sourit, mais c'était un sourire amer.
- Entretiens, la voiture avait rapidement poursuivi la route et s'approchait des portes de la ville.
- La pluie avait cessé et le soleil brillait joyeusement au ciel.

— Je vous remercie beaucoup, Monsieur. Je vais descendre, dit le soldat.
— Vous allez directement au palais ?
— Comme vous le dites.
— Je vous y conduirai. Je vais de ce côté.
— Ne serait-ce pas abuser de votre bonté ?
— Pas le moins du monde. Vous êtes un joyeux compère. Vous m'avez raccourci la route en m'instruisant.

— Et vous êtes le meilleur homme de tous ceux qui possèdent un attelage à Bruxelles. Puis-je vous demander votre nom ? Je me souviendrai de vous et, qui sait, je pourrai peut-être vous rendre service à l'occasion.

— En effet. Devinez qui je suis.

— Impossible !

— Plutôt, ce que je suis.

— Civil ?

— Non, militaire.

Le sergent le regarda avec de grands yeux étonnés et vaguement :

— Alors, vous êtes mon supérieur ?

— Oui.

— Lieutenant ?

— Mieux que ça, sergent.

Le soldat, qui était assis tout près de l'empereur, se recula :

— Capitaine, dit-il.

— Mieux que ça.

— Sans doute, colonel ?

— Mieux que ça.

L'angoisse se peignit sur le visage du soldat :

— Général en chef, balbutia-t-il.

— Mieux que ça, sergent.

La frayeur s'empara du soldat.

Il se rappelait ses paroles familières au sujet du faisan.

— Vous êtes à la cour ? demanda-t-il.

— En effet, sergent. Mais quoi ?

Pour la première fois le sergent regarda son compagnon en face et s'écria, d'un ton désespéré :

— L'empereur !

— Vous l'avez deviné, dit le prince. Je suis votre empereur.



CELUI-CI PRIT PLACE ENTRE LE SAVETIER ET SA FEMME (P. 370).

Le soldat était devenu pâle comme un linge et tremblait comme la feuille. Si la voiture eût été assez grande, il se serait précipité aux genoux de l'empereur,

— Grâce, Majesté, d't-il après un instant. Je ne vous ai vu que deux fois à la cour, de loin.

— Je vous crois. Si vous m'aviez reconnu, vous ne m'auriez pas raconté l'histoire du faisan, pas vrai ?

— Pardonnez-moi, Majesté... puis-je descendre ?

— Descendre, pourquoi ? Nous allons ensemble au palais.

— Moi pas, Majesté.

— Pourquoi pas ?

— Je vais dire adieu à mes amis et je me brûle la cervelle.

— Ce serait stupide.

— Plutôt que d'être réprimandé par vous.

— Je ne vous réprimanderai pas...

— Oh, Majesté, que je vous remercie.

— Laissez-cela. Je vous ai donné ma parole d'honneur de ne pas vous trahir. L'empereur n'a qu'une parole, lieutenant !

— Votre Majesté se trompe, dit le soldat, qui se tranquilisait petit à petit, je ne suis que sergent.

— Charles-Quint ne se trompe jamais. Si je vous ai dit, lieutenant, c'est parce que je vous élève à ce grade dans ma garde. J'ai une raison péremptoire pour cela. On ne peut dire qu'un simple sergent s'est assis à côté de moi et m'appelé l'ami !

— Majesté, comment pourrais-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

— En laissant mes faisans en repos désormais. Car, maintenant que vous êtes officier, vous pourriez en manger d'avantage.

— Oh ! que le ciel....

— Vous me l'avez déjà dit, lieutenant, les petits volent, mais les grands volent mieux.

Ils étaient arrivés dans la cour du palais, et les laquais virent avec stupéfaction un simple sergent sortir de la voiture, à la suite de l'empereur.



Les Facéties de Charles-Quint

